

La Chronique Littéraire

de Maurice NADEAU

# GIDE, VICTIME DE LUI-MÊME

JEAN HYTIER a consacré à André Gide un ouvrage (1) qui établit à jamais les mérites de la « critique esthétique » dont il se fait le champion. Si nous ne demandons à la critique d'être autre chose qu'une distraction raffinée, et si nous nous bornons à voir dans l'homme qui écrit seulement un écrivain. En l'occurrence, Gide auteur des *Nouritures terrestres*, de *Saül* ou des *Faux Monnayeurs* nous intéresse moins que Gide auteur de lui-même et tel qu'il se fait dans son *Journal*. Il est difficile de dire si la postérité ratifiera notre point et si elle ne préférera pas à la confession journalière d'un homme, ce que cet homme aura apporté au trésor commun, mais il est bien sûr que nous, ses contemporains, ne pouvons détacher l'œuvre de l'homme, et négliger de faire l'œuvre de nous, voir en quelle mesure elles confirment ou infirment les nôtres propres.

Nous sommes reconnaissants à Gide d'avoir, au commencement de ce siècle, brisé le conformisme bourgeois, protégé par la triple cuirasse de la religion, de la famille et de la position sociale, d'avoir joué pour une génération le rôle « d'inquisiteur » en enseignant la ferveur, en prônant la haute valeur du désir qui se féconde lui-même et cherche moins à se satisfaire qu'à perpétuellement s'exalter, brisant par cela même toutes les barrières. On a riillé abondamment la disponibilité gidiennne, et il

est vrai qu'elle a quelque chose d'agaçant et d'anachronique, aujourd'hui que la vie nous requiert à chaque instant de choisir, mais elle n'est pas ce mot oreiller de l'indifférence qu'on s'est souvent plu à y voir; elle n'est pas davantage contemplation et absence égoïste du monde. Il a sans doute manqué à Gide non pas des disceptes, mais des hommes de sa taille pour tirer de cette disponibilité ce qu'elle recelait en réalité : une volonté absolue d'affranchissement.

Même à travers les pages si décevantes de ce *Journal* de 1939 à 1942 (2), nous voyons Gide exalter encore la vie et ses manifestations charnelles, être sensible à un paysage ou à l'apparition d'une saison, rester cet enchanteur qui exalta nos jeunes années. Si prêt à retomber toujours dans les bras du christianisme, nous lui savons gré d'avoir malgré tout tenu bon, et d'avoir projeté devant les yeux de ses contemporains l'image d'un homme aux yeux de l'heureux fonctionnement de son corps et du plaisir que lui donnent ses cinq sens, cherchant à en jouir toujours davantage. Grâce à ce qu'il fut, nous oublions que les tristes héros de ce temps sont réus de la sottane ou de l'uniforme et n'ont à la bouche que les mots de discipline, d'obéissance et le travail.

Décevantes pourtant ces pages, disions-nous. Elles donnent, en effet, l'impression que Gide se surit et qu'il est devenu la

victime des valeurs qu'il prône jadis. Plus attristante encore apparaît la volonté de revenir en arrière et de faire oublier le message ancien, de prononcer le fameux « je n'ai pas voulu cela », qui se marque par des ratotages sur la valeur de l'ordre et de la contrainte, par l'appel avoué à la dictature, par les cris de joie et d'ameutement mêlés en faveur de l'oppression ! ». proclame Gide, sans s'apercevoir, lui qui fut pourtant communiste, que les problèmes sociaux sont différents de ceux qui agitent l'homme de lettres. L'écrivain qui, entre les lourds pavés des règles formelles et des contraintes d'écriture, parvient à faire pousser sa fleur gracile, aime se persuader qu'elle n'en a que plus de grâce et de parfum, oubliant qu'elle doit être aussi respirée par d'autres dans un climat qui jasse pencher leurs visages vers elle. Il est évident que la fleur Gide n'eût pas survécu dans l'atmosphère lourde du cachot qui se préparait à être la nôtre. « Si l'on m'attaquait, c'est à la jeunesse de me défendre », écrit-il, donnant bien par là la mesure de son incompréhension, refusant de voir la jeunesse bottée et coquée que les nazis apprêtaient à dresser sur ses pieds chez nous, eût été la première à le pétriner et à lui cracher au visage.

Nous sommes également peiné de voir Gide mépriser les masses momentanément enchaînées : « L'humanité me

paraissait mériter un peu l'esclavage », écrit-il, et si seulement celui qui nous menaçait, qui nous menace encore, eût été soumis à des valeurs plus nobles, je ne dis pas que je n'eusse été jusqu'à le souhaiter ». Il y a là, chez lui, un reniement dont la franchise ne jasse qu'il ne soit amer. Certes, « le bonheur médiocre d'une humanité médiocre » n'a jamais constitué un « idéal » dont il eût pu s'éprendre, mais il eût tort de penser que les meilleurs eux-mêmes auraient pu échapper à la contagion d'une médiocrité devenue par le fascisme article de loi. On ne se sauve pas seul, mais avec tous.

On aurait toutefois tort de penser que ces positions expriment foncièrement l'attitude de Gide. Elles furent d'un jour, parfois d'une heure, et toutes marquées par le dépit d'une défaite. Curieux inquiet des idéologies les plus contraires à son tempérament, il a joué avec elles, s'est laissé tenter par elles, essayant d'y découvrir une philosophie avouable. Il dut se persuader assez tôt que l'ordre et la discipline qui n'étaient dans son esprit que des entités morales, avaient pour attributs la matraque et la fusillade, qu'en face de lui ne se trouvaient pas des hommes de lettres tolérants, mais des policiers et des assassins. Le retour fut plus rapide que le départ : les écrivains collaborateurs à la Drieu et à la Charbonne, car en fin de compte, c'est dans cet univers

rétréci qu'il porta surtout les yeux, lui firent mesurer la profondeur du gouffre qui le séparait malgré tout d'eux. Il en fut à la fois effrayé et soulagé. Il n'avait décidément rien de commun avec la trahison satisfaisante d'elle-même.

Ces errements, qu'il avoua avec franchise, sont néanmoins le fruit des valeurs auxquelles il s'est identifié. Il existait dans la disponibilité et le refus du choix une faille par laquelle son être entier a passé. Ses sollicitations causées par les événements de l'histoire sont d'une autre essence que les sollicitations auxquelles peut se laisser aller un destin individuel. En certaines occurrences l'avocat du diable cède la parole au diable lui-même : « Ah ! je voudrais qu'on me laissât tranquille, être oublié ; libre de penser à mon gré sans qu'il en coûtât rien à personne et d'exprimer sans contrainte ou crainte des censures le balancement de ma pensée », écrit-il le 12 janvier 1941. Le cri est émouvant, mais signifie en clair : « Débarrassez-moi de la responsabilité de mon état ». Gide termine ses jours à une époque où la pensée ne peut se satisfaire de trouver sa fin en elle-même, où elle n'est plus jeu de dilettante, mais enoage l'écrivain, engage l'homme tout entier. Il n'existe plus de grâces d'état pour les littérateurs.

(1) Jean Hytier : *André Gide* (Charlot).

(2) André Gide : *Journal* (1939-1942), Gallimard.